L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 4 AOUT 1890. 63ème Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 4 AOUT 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par M. F. Michel, constable de la Quatrième Cour de Cité—A son entrepôt, No 1,036 rue Magazine—Un lot de meubles de maison.

LA FRANCE
—ET—
L'ÉTAT LIBRE DU CONGO.

Le *Livre Jaune*, que le ministère des affaires étrangères vient de faire distribuer aux Chambres françaises, fournit à l'opinion les éléments nécessaires pour juger une question de droit diplomatique qu'a récemment soulevée le testament aux termes duquel le roi Léopold déclare léguer à la Belgique, après sa mort, l'Etat du Congo dont il est aujourd'hui souverain à titre personnel.

"On s'est demandé, en effet—dit la *Liberté*—si ce legs était valable et si le droit de préemption, que des conventions antérieures attribuent à la France, n'en empêche pas l'exécution éventuelle.

"Le 23 avril 1884, l'Association Internationale Africaine, qui possédait alors, administrait et exploitait le Congo Belge, a pris, "au cas où les circonstances l'amèneraient un jour à réaliser—c'est-à-dire à céder ou à vendre—ses possessions," l'engagement formel de réserver à la France un droit de préférence. Cet engagement a naturellement subsisté, avec toute sa valeur obligatoire, lorsqu'en 1885, le gouvernement de l'Association est devenu l'Etat indépendant du Congo et lorsque le roi Léopold en a accepté la royauté. Mais, au mois d'avril 1887, le gouvernement du Congo jugea devoir interpréter la convention de 1884 en ce sens que le droit de préférence accordé à la France ne concernait pas la Belgique et que si le Congo venait à être cédé au gouvernement belge, la France ne pourrait pas s'y opposer. Toutefois, le ministre des affaires étrangères du Congo déclarait expressément qu'en ce cas "on devrait imposer à la Belgique l'obligation de reconnaître le droit de préférence de la France, dans l'hypothèse où la Belgique elle-même voudrait aliéner ses droits sur le Congo".

"Cette interprétation et ces déclarations furent communiquées au gouvernement français, et quelques jours après, le 28 avril, notre ministre à Bruxelles, M. Bourée, y répondit en "en prenant acte" purement et simplement.

"Tel est aujourd'hui encore l'état des choses.

"Dans ces conditions, le roi Léopold peut-il régulièrement léguer le Congo à la Belgique? L'interprétation donnée par l'Etat du Congo à la convention du 23 avril 1884 et la réponse que nous y avons faite ont-elles modifié et affaibli notre droit primitif? La question est actuellement pendante entre les cabinets de Bruxelles et de Paris. Nous la résoudrons avec une entière franchise.

"On pourrait, à coup sûr, épiloguer sur les termes de notre réponse. Prendre acte, ce n'est pas adhérer. On pourrait donc prétendre que notre droit reste entier. Nous estimons qu'il n'est pas de notre dignité de nous réfugier derrière ce subterfuge de forme. Les circonstances dans lesquelles a eu lieu cet échange d'explications ne permettent pas de méconnaître, au fond, la véritable intention des parties. Le double titre du roi Léopold, comme souverain du Congo et souverain de la Belgique, a naturellement et rationnellement fait considérer la Belgique comme ne faisant, en quelque sorte, qu'un avec son monarque. Il n'y a rien d'étonnant qu'on ait étendu, sans difficulté, à l'ensemble du royaume la situation et les engagements du roi.

"Le vieux proverbe de droit: "Qui ne contredit pas est censé approuver," *qui non dicit, consentire videtur*, nous paraît incontestable dans l'espèce. Lorsqu'une des parties liées par un contrat, donne à la plus importante des clauses une interprétation de nature à restreindre les droits de l'autre, si celle-ci ne proteste pas formellement, il est bien difficile de prétendre qu'elle n'a pas partagé le sentiment de la première. En tout cas, ce silence a autorisé celle-ci à croire à une communauté d'opinion. L'honnêteté diplomatique s'accommoderait mal de telles restrictions mentales.

"Nous pensons donc que la cession du Congo à la Belgique, mais à la Belgique seulement, est parfaitement permise au roi Léopold. Si la Belgique accepte ce cadeau, plus onéreux, certes, qu'avantageux, elle en a le droit, sauf à elle à ne pas le transmettre à d'autres, sans nous l'avoir préalablement offert.

"Du reste, pour ne rien céler, si nous devions, dès aujourd'hui, nous décider sur ce point et si l'on nous mettait en demeure d'exercer notre droit de préférence à l'exclusion de la Belgique, nous en serions fort embarrassés. Nous avons bien assez du Congo français qui, probablement, nous coûtera beaucoup sans rien nous rapporter de bien longtemps, pour aller nous charger encore du Congo belge. Le roi Léopold s'y est vu entraîner à des sacrifices si ruineux, qu'il est obligé de demander encore 25 millions aux Chambres belges pour lui venir en aide. L'exemple n'est évidemment pas encourageant.

"Nous avons, au contraire, tout intérêt à ce que le Congo reste au pouvoir de la Belgique ou de son roi. N'oublions pas que le pacte par lequel l'Allemagne et l'Angleterre viennent de se partager l'Afrique orientale et équatoriale leur donne le Congo pour limites à l'ouest. Si nous prenions le Congo belge nous deviendrions aussitôt, en Afrique, les voisins de ces deux puissances, et Dieu sait si ce ne serait pas une cause prochaine de conflits. Le Congo belge sera, au contraire, entre elles et nous un tampon salutaire, comme la Belgique l'est en Europe. Si la neutralité qui la sauvegarde sur notre continent ne s'étend pas de droit à ses possessions africaines, on peut prévoir cependant qu'elle s'y étendra moralement et sera un préservatif et une garantie que tout conseille de fortifier.

"Et puis, dans les conditions actuelles de la politique internationale, nous avons toutes sortes de raisons pour entretenir avec la Belgique les relations les plus amicales et pour favoriser, au lieu de les contrarier, les combinaisons qui peuvent lui être utiles. En considérant comme un point définitivement réglé l'interprétation qui a été donnée à la convention de 1884, nous avons dit que nous ferons acte de loyauté et de justice; ajoutons que ce sera aussi faire acte de bonne et prévoyante politique."

On lit, dans le *Journal des Débats*:

M. le ministre des affaires étrangères a fait distribuer hier au Parlement un diminutif du Livre Jaune, composé de cinq pièces diplomatiques que l'on trouvera plus loin. Elles se rapportent à la question du Congo. Nous nous contentons aujourd'hui d'en signaler l'importance, sauf à y revenir plus tard. Cette publication était nécessaire. Au moment où le gouvernement belge a déposé devant les Chambres le projet de loi que l'on connaît, il importait que le gouvernement de la république rappelât, pour sa part, les droits éventuels qu'il peut être appelé à faire valoir sur l'Etat libre du Congo.

Que sont exactement ces droits? Il résulte d'un échange de lettres, datant du mois d'avril 1884, que, dans le cas où l'Etat libre serait amené à réaliser, c'est-à dire à aliéner ses possessions, la France aurait un droit de préférence ou de préemption. L'engagement de 1884 est formel, sans atténuations, sans restrictions: il ne met en présence que l'Etat libre et la France. En 1887, l'Etat libre émet une prétention, ou, si l'on veut, une interprétation nouvelle. Il introduit un tiers dans le contrat primitif, et ce tiers est la Belgique, dont le roi Léopold est le souverain, aussi bien que du Congo. Jamais, nous dit-on, le roi Léopold, qui ne paraît pas avoir aussi bien distingué, en 1884, ces deux caractères, n'a entendu donner à la France un privilège sur la Belgique. Le droit de préférence de la France peut donc s'exercer contre toute autre, mais non pas celle-ci. Il est vraiment fâcheux que cette réserve n'ait pas été nettement exprimée dès 1884. Nous en reconnaissons la valeur morale, et, si l'on veut, la convenance; mais elle aurait gagné à être produite un peu plus tôt. En 1887, que pouvait faire le gouvernement de la république? Devait-il se jeter dans une controverse diplomatique dont l'opportunité n'était pas bien démontrée, et qui aurait sans doute pu nuire à d'autres négociations? Il s'est contenté de dire qu'il prenait acte de l'interprétation de la convention de 1884, qu'on lui présentait comme ayant toujours été dans la pensée d'un des contractants; mais il ajoutait qu'il en prenait acte "en tant que cette interprétation n'était pas contraire aux actes internationaux préexistants." Il y a là aussi une réserve: elle était indispensable. Il est probable que les éventualités prévues, les hypothèses entrevues, soit en 1884, soit en 1887, ne se présenteront pas de si tôt. A quoi bon discuter, dès maintenant, sur l'étendue de nos droits? Ils sont ce qu'ils sont, et nous les ferons valoir lorsqu'il y aura lieu de le faire. Pour aujourd'hui, il fallait seulement les exposer et les affirmer, afin que nul n'en ignorât, à Bruxelles ou ailleurs. C'est ce qui a été fait.

Dans la *République française*:

Le meilleur moyen d'éviter les conflits diplomatiques, c'est de bien faire connaître ses droits. Les Salisbury de l'avenir n'auront plus d'excuse s'ils oublient ceux que la France s'est réservés éventuellement sur l'Etat libre du Congo. Ils les trouveront tout au long exposés dans le *Livre jaune* dont nous avons publié hier la substance.

Le public connaissait l'existence de ce "droit de préemption" au bénéfice de la France sur les territoires du Congo, mais les pièces qui l'établissent étaient inédites. On doit savoir gré au ministère des affaires étrangères de les avoir publiées au lendemain du traité qui donne à l'Etat libre le voisinage d'une grande colonie allemande et à la veille du vote du Parlement belge qui peut raisonnablement être interprété comme un premier pas vers la réunion du Congo à la Belgique.

C'est l'un des actes les plus louables du cabinet Ferry que d'avoir participé à la création de l'Etat du Congo. La France, il ne faut pas l'oublier, a contribué en effet grandement à sauver des mains crochues de l'Angleterre le bassin du Congo qui était près d'y tomber. Déjà un traité signé avec le Portugal allait consommer un partage à deux du grand fleuve découvert par M. Stanley, lorsque la conférence de Berlin neutralisa ces vastes territoires et en confia la direction au roi des Belges.

Le gouvernement français fut ainsi l'un des parrains de l'Etat libre. Plus tard, il donna une nouvelle preuve de sa bienveillance et de sa courtoisie en renonçant, au profit de la Belgique, sans difficulté aucune, au droit de préemption qu'il s'était fait réserver d'une manière générale par le représentant de l'Association internationale africaine; mais ce droit, voici ce qu'il importe de remarquer, il n'y a renoncé qu'au bénéfice de la Belgique.

La France, en effet, ne redoute pas le voisinage d'une nation neutre, parente et amie, sur les bords du Congo: elle souhaite même sincèrement que l'Etat libre développe ses richesses latentes et parvienne à se soutenir avec l'appui de la Belgique. Mais toute autre puissance désireuse de s'entendre du côté du Congo se heurterait aux réclamations que ne manquerait pas d'élever notre gouvernement.

Un avare faisait part de ses alarmes à l'un de ses amis intimes:

—J'ai une peur terrible des voleurs! Il serait facile de me dévaliser la nuit, car je dors à poings fermés.

—Mettez votre argent dans vos mains!

SIGNAUX D'INCENDIE.

5 Harmonie et Tchoupitoulas.
6 Washington et Chippewa.
7 Marché de la rue Neuvième
8 Carondelet et Huitième.
9 Prytanée et Neuvième.
12 Magnolia et Washington.
13 Sixième et St-Denis.
14 Poste de la Cie de Pompe No 22.
15 Poste de la Cie de Pompe No 23.
16 Poste H. and L. Co. No 1, Jackson.
17 Constance et Première.
18 Magazine et St-André.
19 Ste Marie et Tchoupitoulas
21 St-Charles et Première.
23 Dryades et St-André.
24 Marché Keller.
25 Jackson et Colisée.
26 Jackson et Liberté.
27 Deuxième et Dryades.
28 Jackson et Laurel.
29 Levée, Orange et Richard.
31 Henderson et Peters.
32 Poste de la Cie de Pompe No 12 Tchoupitoulas.
34 Poste de la Cie de Pompe No 1 Hunter.
35 Chippewa et St-James.
36 Station de Police du 2ème Précinct
37 Race et Magazine.
38 Melpomène et Camp.
39 Richard et Annonciation.
41 Station des Ecuries, St-Charles
42 Marché Dryades, Melpomène
43 Franklin et Erato.
45 Camp et Calliope
46 Poste No 6.
47 Calliope et Front.
48 Peters et St-Joseph.
51 Constance et Erato.
52 Camp et St-Joseph.
53 Poste de la Cie de Pompe No 18, Calliope.
54 Remparts et Delord.
56 Calliope et Freret.
57 Magnolia et Erato.
58 Julie et St-Charles.
61 Terpsichore et Franklin.
63 Pied de la rue Lafayette.
64 Camp et Poydras.
65 Julie et Commerce.
71 Pied de la rue Julie, Dépôt du L & N. R. R.
72 Canal et Levée.
73 Magazine et Girod.
74 Natchez et Tchoupitoulas
81 Canal et Camp.
82 Girod et Baronne.
83 Poste de la Cie de Pompe No 13 rue Perdido.
84 Carondelet et Commune
121 Remparts et Canal.
123 Remparts et Poydras.
124 Poste de la Cie de Pompe No 14 rue Commune.
125 Maison de Refuge, Girod.
126 Claiborne et Poydras.
127 Commune et Rocheblave.
128 Miro et Lafayette.
141 Bienville et Vieille Levée.
142 St-Louis et Royale.
143 Poste de la Cie de Pompe No 7 Dauphine.
145 Bourgogne et Toulouse.
146 Poste H. & L. Co. No 4, Bassin.
151 Canal et Robertson.
152 Bienville et Johnson.
153 Derbigny et Bienville.
154 Station des cars, rue du Canal.
156 Prieur et St-Louis.
214 Vieille-Levée et St-Philippe.
215 Station de Police, Place Jackson
216 Hôpital et Dauphine.
217 Poste de la Cie de Pompe No 10 Dumaine.
231 Trémé et Esplanade.
232 Remparts et Esplanade.
234 Trémé et Ursulines.
235 Poste de la Cie de Pompe No 21, Claiborne.
236 Chemin du Bayou et Claiborne.
237 Station de Police, Prison de Paroisse.
241 Poste de la Cie de Pompe No 3 Esplanade.
242 Ste Anne et Miro.
243 Manufacture de Stern, Français
245 Pont du Bayou et Esplanade.
252 Marigny et North Peters.
253 Poste de la Compagnie de Pompe No 9, Esplanade.
312 Station de police, Champs-Elysées
313 Bagatelle et Esplanade.
314 Bons-Enfants et St-Antoine.
315 Bons-Enfants et Champs-Elysées.
316 Claiborne et St-Bernard.
317 Lapeyrouse et Miro.
412 Laharpe et White.
413 Remparts et Espagne.
414 Poëte et Urquhart.
415 Mandeville et Claiborne.
416 St-Antoine et Claiborne.
512 Presse à coton et Levée.
514 Marché Washington.
515 Louisa et Remparts.
612 Poste de la Cie de Pompe No — rue Dauphine.
613 Dauphine et Indépendance
614 Station des cars, Pologne
615 Casernes des Etats-Unis
616 Espagne et Dauphine.

FEUILLETON.

SACRIFIÉE!

GRAND ROMAN INÉDIT.

—PAR—

PIERRE SALES.

TROISIEME PARTIE.

(Suite.)

—Ce mauvais drôle, déclara Jérôme, tout en secouant Ugène, n'appartient à aucun groupe socialiste de Paris, pas plus évidemment que ces misérables qui vous mentent depuis huit jours. On s'est moqué de vous; vous êtes devenus les instruments inconscients de gens qui veulent ruiner M. de Montreux; et la meilleure preuve que je puisse vous en donner, c'est l'aveu que M. Nicole va vous faire immédiatement.

Nicole sentait ses jambes fléchir sous lui.

—Allons, fit Jérôme, d'un ton encourageant.

—Mais, monsieur....

—Préférez-vous que je vous livre à la police en lui racontant certaine tentative de vol commise, il y a quelques semaines, dans une maison située à Billancourt?....

Des grondements parcouraient la salle; plusieurs ouvriers montraient le poing au misérable.

—Monsieur, bégaya Nicole, vous me jurez qu'on ne me fera rien?

—Parle donc, avoue! ordonna Jérôme.

—J'avoue, commença Nicole.... Mais que faut il dire, monsieur?

—Répète, je vais te dicter ce que tu dois dire.

Et Nicole, d'une voix étranglée, répéta ce que lui dictait Jérôme:

—J'avoue que je n'ai jamais fait partie d'aucun groupe socialiste de la Seine. J'avoue que moi et les hommes qui m'ont précédé ici, nous étions payés par des ennemis de M. de Montreux pour faire éclater une grève et au besoin pour faire incendier l'usine.

Un ouvrier bondit sur la tribune et faillit écraser Nicole d'un coup de poing. Jérôme le protégea.

—Laissez partir ces misérables, dit-il. Il vaut mieux que vous soyez débarrassés d'eux; nous nous chargeons de les réexpédier à Paris sans espoir de retour.

Il descendit de la tribune, tenant solidement Nicole.

—Marchez vous autres, dit il aux compagnons du camelot.

Ils avaient tous compris qu'il était inutile de résister. En suivant Jérôme, ils échappaient à la colère des ouvriers qui auraient bien pu les écharper.

Jérôme, qui avait parfaitement prévu comment les choses tourneraient, avait pris ses dispositions à l'avance: il fit passer tous ces gredins par une porte placée à gauche de la tribune. Harry et Bernard Lavergne protégèrent leur sortie.

Et les ouvriers n'étaient pas encore revenus de leur stupéfaction que tous les étrangers avaient disparu....

IV

BRAVES GENS.

Trois voitures attendaient à une petite distance de la salle de réunion.

Nicole et ses acolytes suivirent, sans oser résister, Jérôme Labadié jusqu'à ces voitures; mais là Nicole eut un moment de révolte:

—Vous m'avez promis qu'on ne me ferait aucun mal; je suppose que vous n'allez pas, en revanche, me livrer à la rousse?

—Vous le mériteriez tous, dit sévèrement Jérôme; mais, eu égard à votre vieille mère malade, maître Nicole, j'aurai pitié de vous. On va tout simplement vous conduire à la gare.

Jérôme ne tenait, pas plus que Nicole, à mêler, en ce moment, la police à ses affaires.

Nicole fit un signe à ses hommes; ils montèrent docilement dans les voitures. Ils étaient, d'ailleurs, étroitement surveillés par Harry et par Bernard Lavergne.

Quand ils arrivèrent à la gare, Nicole, tout heureux de voir qu'on ne le trompait pas, demanda d'un ton soumis:

—Si je vous comprends, monsieur, vous voulez tout bonnement que nous filions?

—C'est à peu près cela.

—Permettez-nous alors d'aller prendre nos bagages, dans un petit hôtel, à deux pas d'ici.

—Naturellement, réplique Jérôme.

Seulement, il ne lâcha pas une seconde ces terribles agitateurs qui fuyaient si honteusement à la moindre menace.

Une demi-heure plus tard, les six agitateurs subalternes étaient dans la gare, sous la surveillance de Bernard Lavergne, attendant le passage du train de dix heures et demie.

Nicole avait été retenu dans sa chambre d'hôtel par Jérôme et Harry au moment où il partait lui aussi, tout joyeux de voir se terminer si bien cette dangereuse aventure.

—Vous rejoindrez tout à l'heure vos camarades, lui dit Jérôme, qui, connaissant le drôle, pouvait le mieux mener cette négociation; mais, auparavant, vous allez nous donner quelques explications.

—Ah! si j'avais su, murmurait le pauvre camelot, c'est moi qui ne me serais pas engagé dans cette affaire!

—Et vous auriez eu raison, dit Jérôme; la loi est très sévère pour les misérables qui excitent les Français les uns contre les autres; sans compter les gens que vous trompiez et qui auraient très bien pu vous casser la figure; je vous ai sauvé d'eux et vous sauverai de même de la police, mais à la condition que vous allez me dire le nom de l'individu qui vous a expédiés ici.

Nicole trembla longuement; il se sentait entre deux dangers également terribles: pour se sauver en ce moment, il lui fallait trahir son maître, "le patron", comme il l'appelait; mais ensuite le patron ne se vengerait-il pas de cette trahison?

—Je sais, dit Jérôme, que les gaillards qui vous ont précédé ne connaissent que vous, je ne m'occupe donc pas d'eux; vous leur raconterez ce que vous voudrez....

—Oh! eux, peu leur importe, pourvu qu'ils soient payés!

—Ecrivez donc; j'aime beaucoup les preuves écrites....

La face de Nicole était devenue terreuse.

—Ah! quelle sale affaire! murmura-t-il.

Jérôme poussait devant lui une feuille de papier, lui tendait une plume, et disait:

—Votre maître ignorera probablement toujours que vous l'aurez trahi; vous ne lui révèlerez jamais ce qui se passe entre nous; vous lui expliquerez tout simplement que votre entreprise a échoué. Si vous aviez le malheur de lui révéler la vérité, je vous livrerais immédiatement à la Justice. Sachez garder le silence, et nous le garderons aussi.

—Ma foi, tant pis! prononça Nicole, en haussant les épaules; il faut que je songe d'abord à ma peau. Voyons, que voulez-vous que j'écrive?

Jérôme eut un sourire de triomphe et commença de dicter:

—"Je, soussigné, affirme que j'ai été chargé de fomenter une grève parmi les ouvriers de M. de Montreux.... par M. de.... Ajoutez maintenant le nom de votre maître.

Nicole eut une dernière hésitation; puis il inscrivit le nom de Henri de Mondoze.

—Je m'en doutais bien, dit Jérôme.

Harry intervint alors:

—Je m'attendais aussi à ce nom, dit-il; mais il m'en faut un autre; vous obéissez encore à un autre maître, je veux aussi son nom!

Nicole étendit solennellement la main, et, avec un réel accent de vérité:

—Monsieur, je vous jure, que j'obéis seulement au vicomte de Mondoze; que lui-même ait des complices, la chose est possible, probable même; mais je vous jure sur mon honneur, que je ne les connais pas.

—Soit! fit Harry, après un moment de réflexion, la chose est possible. Maintenant veuillez ajouter ces quelques mots à votre déclaration: "Je faisais partie de l'expédition tentée à Houlgate pour enlever Mlle de Montreux...."

Nicole se renversa sur sa chaise et fixa un regard d'épouvante sur Harry; celui-ci, d'un ton glacial, ajouta:

—Vous voyez que nous en savons assez sur votre compte pour vous faire passer au bagne le reste de votre existence. Ecrivez donc: "cette expédition était dirigée par M. de Mondoze et par M...."

—Une dernière fois, monsieur, je vous jure que j'ignore absolument l'autre nom.

—Cet autre individu, vous l'avez vu cependant!

—C'était la nuit, monsieur, vous devez vous en souvenir, et une nuit très-noire.

—Soit! Ecrivez ce que je vous ai dit.

Quand Nicole eut terminé, signé, mis son adresse, Harry lui demanda encore:

—Ce yacht, qui devait enlever Mlle de Montreux, d'où venait-il?

—Je l'ignore; je commandais l'expédition de terre. Et, quand le coup a été manqué, à cause de vous, nous avons rapidement filé dans une baleinière qui nous a déposés à terre vers Cabourg puis a rejoint le yacht. Le lendemain, le yacht avait disparu, et M. de Mondoze m'envoyait ici. C'est bien tout ce que je sais, Messieurs.

Il y eut un moment de silence; Nicole regardait l'heure avec une inquiétude comique.

—Le train va passer bientôt, murmura-t-il très timidement.

—Il est donc bien convenu, réplique Jérôme, que vous allez oublier immédiatement ce qui s'est passé entre nous?

—Ah! soyez bien tranquilles.

—A la moindre indiscrétion, nous vous faisons coffrer.

—Parole d'honneur, vous pouvez compter sur moi.

—D'ailleurs, dit Jérôme d'un ton magnanime nous payons aussi bien que le baron de Mondoze.

Et il tendit un billet de cinq cents francs à Nicole.

—Chouette! Qué noce! s'écria le triste gamin, tout retourné. Quand vous aurez besoin d'Ugène Nicole, vous aurez qu'à y faire un signe.

Et il empochait joyeusement son billet.

Jérôme et Harry le conduisirent à la gare, où il annonça, en argot, à ses camarades, qu'ils devaient s'estimer rudement heureux d'être quittes à si bon marché.

Quelques minutes après, le train les emportait à Lyon, d'où ils revinrent à Paris sans tarder.

—Ah! messieurs! s'écria Bernard Lavergne, quand il vit filer le train, vous avez été bien trop bons pour ces drôles!...

—Ils nous auraient gênés, réplique Harry, j'aime bien mieux être débarrassés d'eux......

—D'autant, fit Jérôme, que nous avons gentiment fait bavarder celui qui les conduisait.

—J'avais tout deviné, dit Harry; mais il a bien confirmé mes soupçons.

—Bref, monsieur Pierre!...... reprit Bernard.

—Hein! fit Harry.

—Pardon! ça me cause tant de plaisir de vous appeler ainsi..... Enfin, monsieur Harry.... Quel diable de nom vous vous êtes donné là! Vous êtes meilleur juge que moi; tout ce que je sais, c'est que je vous obéirai aveuglément.

—Commençons par retourner auprès de nos ouvriers. Pauvres grands enfants qui se laissent griser par des mots! Il faut les ramener dans le bon chemin; et cela, je m'en charge.

Lorsqu'ils arrivèrent à la salle de réunion, où ils se glissèrent sans être aperçus tout d'abord, le président prononçait une allocution pour rallumer tous les courages.

Une fois le premier moment de stupeur passé, les ouvriers s'étaient tous abandonnés à une explosion de colère; les vieux surtout étaient exaspérés par cette tromperie, et quelques-uns parlaient carrément de reprendre le travail dès le lendemain. Mais ils furent bientôt dominés par l'élément plus jeune qui redoutait, avec juste raison, le ressentiment de M. de Montreux. Et c'est l'idée que développait très clairement le président de la réunion.

Ce président, un jeune ouvrier très adroit, destiné à réussir promptement, était fort épris des idées socialistes; et il avait souvent servi de secrétaire à Pierre Sandrac, lorsque celui-ci faisait de la propagande parmi les ouvriers du comte. Il avait beaucoup poussé à cette grève, se sentait menacé si l'on reprenait le travail sans conditions; et, comme c'était le sentiment de la majorité des ouvriers, on l'écoutait avec beaucoup d'attention.

Soudain, Harry Clifford se rapprocha de la tribune et dit avec autorité:

—Je demande la parole.

Et sans attendre la réponse du président, il monta sur la tribune.

Un sourd murmure l'accueillit. De quel droit, à quel titre, cet étranger, dont on se défiait, venait-il se mêler des affaires des ouvriers? Le président l'apostropha rudement et quelques voix crièrent:

—Nous ne voulons que des Français ici!

D'un geste souverain, Harry calma tout son auditoire.

Il suffit de bien peu de chose pour changer les dispositions d'une foule; et Harry n'eut qu'à prononcer cette simple phrase pour que cette réunion d'ouvriers qui, tout à l'heure, refusait de l'entendre, l'écoutât maintenant avec la plus sympathique bienveillance:

—Français! Mais qui vous dit que je ne le suis pas, par le cœur, autant.... et peut-être plus que vous?

Un vieil ouvrier se leva et dit:

—Parlez! Au nom de qui venez-vous ici?

—Je ne suis le mandataire de personne, je parle simplement en mon nom. Vous vous défiez de moi, je le sais, pour deux raisons, parce que je suis l'ami de M. de Montreux et parce que je suis étranger. Etranger! Je vous ai déjà répondu sur ce point, et nous en parlerons encore tout à l'heure à cœur ouvert. Ami de votre patron, je le suis; mais cela ne m'empêche pas d'aimer tous les ouvriers, et je vous aime avant de vous connaître. Depuis deux jours j'ai longuement causé de vous avec un homme qui ne vous est pas suspect, M. Bernard Laverne; et je sais que vous êtes tous de braves gens!

Un murmure d'assentiment parcourut la salle; la simplicité avec laquelle parlait Harry Clifford était allée droit au cœur des ouvriers.

—Nous voilà donc entre nous, reprit l'orateur; nous avons chassé, comme ils le méritaient, les drôles qui, sous prétexte de socialisme, n'apportaient ici que la trahison et le mensonge. Nous sommes en famille.—Quand vous allez reprendre le travail, et je ne doute pas que vous le repreniez bientôt, vous trouverez en moi, qui suis destiné à vous diriger, du moins pendant quelques mois, vous trouverez, dis-je, un ami sincère et franc, aussi dévoué aux intérêts des ouvriers qu'à ceux de son patron.

Tous ces braves gens oubliaient facilement les théories qui les agitaient depuis quelque temps, pour écouter, avec une sorte d'attendrissement, cet homme qui, avant tout, s'adressait à leurs sentiments.

—Je crois donc avoir le droit, mes amis, de vous adresser franchement des reproches. Pourquoi vous être mis en grève sans un motif plausible? Vos salaires sont suffisants, personne parmi vous ne me contredira.... Pourquoi, alors, avoir écouté les mauvais conseils? Ah! je vois bien le fond des choses: vous avez été outrés du renvoi d'un homme que vous aimiez tous; cela a été le commencement de votre mutinerie. Vous aviez sans doute raison d'aimer ce Pierre Sandrac; mais qui vous dit qu'il n'a pas eu ses torts, lui aussi? Savez-vous si, par son orgueil, il n'a pas blessé son patron? En second lieu, vous redoutez que M. de Montreux ne déploie de la rigueur contre vous, à cause de votre adhésion presque générale au syndicat; qu'en savez vous? Moi qui approuve la création des syndicats, je me fais fort d'obtenir de M. de Montreux qu'il consente à fermer les yeux là-dessus, à la condition que vous repreniez le travail tout simplement, sans imposer des exigences, qui sont inacceptables, je vous le jure. Vous avez donc quitté le travail par coup de tête? Il faut effacer bien vite ce mauvais jour. Et, si vous voulez réfléchir aux conséquences que pourrait avoir votre grève, vous rougirez d'avoir écouté si légèrement votre colère.

Une certaine hésitation régnait, en ce moment, dans l'auditoire; les jeunes commençaient à résister, mais les vieux trouvaient que leur futur ingénieur parlait avec un bon sens parfait.

Harry connaissait bien, d'ailleurs, ceux qu'il avait si justement appelé des braves gens; il avait rapidement glissé sur les questions délicates; et il savait avec quoi il allait les ramener unanimement à lui.

—Avant d'être des ouvriers, dit-il gravement, vous êtes tous des Français, et de bons Français. Nulle part, m'a-t-on assuré, le patriotisme n'a de plus fidèles serviteurs que parmi vous. Or, tout à l'heure, vous m'avez reproché de n'être pas Français; il faut que je vous dise ce que j'ai fait.

Chacun sert son pays dans la mesure de ses moyens. Vous n'ignorez pas l'importance qu'occupe la fabrication des fusils dans la défense de votre patrie. Toutes mes études sont dirigées, depuis longtemps, sur les difficultés de cette fabrication, et j'ai fini par réussir. Je pouvais exploiter mon invention en Amérique, je pouvais la vendre aux pays rivaux de la France.... Je l'ai apportée à la France; j'ai cherché l'usine qui me semblait occuper la première place en dehors des manufactures de l'Etat, et j'ai choisi celle de M. de Montreux: c'est pour cela que je me trouve parmi vous. Je vous le demande, ai-je agi en étranger ou en Français?....

Des applaudissements faillirent éclater; Harry poursuivait, se grandissant, porté lui-même par son émotion; sa voix avait pris un accent prophétique.

—Et vous, comment agissiez-vous pendant ce temps-là? Vous avez donc oublié que toutes nos troupes ne sont pas encore armées de ce petit fusil qui fait trembler nos redoutables adversaires?.... Pour des motifs futiles, vous abandonnez vos ateliers sans vous dire que demain la guerre peut éclater, que le sol de la patrie peut être envahi!.... Vous obéissez à des émissaires venus on ne sait d'où, payés peut-être par l'Etranger!.... Mais si la guerre éclatait soudain, et on nous en menace sans cesse, la France entière aurait les yeux tournés sur Saint-Etienne, non pas seulement sur la manufacture de l'Etat, qui deviendrait insuffisante, mais sur toutes ces manufactures privées qui sont la réserve de la France. Tous les Français se diraient, ce jour-là: nous pouvons être tranquilles, nous avons assez de fabriques pour que tous nos soldats soient armés. Et l'on apprendrait alors avec stupeur qu'une de ces fabriques, peut-être la plus célèbre, manque à l'appel. Et pourquoi? demanderait-on. Parce que les ouvriers ont jugé à propos de se mettre en grève, et tout est arrêté.

Et, les mains tendues vers cette masse d'ouvriers, Harry ajouta, avec une chaleur extraordinaire:

—Camarades, est-ce digne de vous?

Un tonnerre d'applaudissements lui répondit.

Le président lui-même, qui avait été le plus réfractaire à l'enthousiasme, battait des mains et ne songeait plus à faire la moindre objection; il était conquis comme les autres.

Harry, d'un geste, demanda le silence; et il ne dit plus que ces mots:

—Réfléchissez cette nuit. Demain, les portes de l'usine seront ouvertes comme d'habitude. Choisissez des délégués, que nous recevrons à la première heure, je me charge de tout aplanir. Et que la journée de demain ne se passe pas sans que le travail ait été repris. Adieu, mes amis. A demain. Il me semble que Pierre Sandrac, s'il est bien tel qu'on me l'a décrit, ne vous eût pas tenu un langage différent du mien!

Le comte de Montreux attendait, avec une impatience fébrile, le résultat de cette réunion. Il avait passé la soirée dans son cabinet, où Hélène l'avait suivi; et ils avaient à peine parlé. De la part du comte, c'était de loin en loin quelque exclamation de colère contre "ces drôles.... ces misérables!" Et de la part d'Hélène, des paroles d'adoucissement, d'espoir surtout.

—Harry tarde bien, dit le comte vers minuit. Le pauvre garçon aura échoué...

—Non, mon père. Sachez attendre.

—Il a toutes les illusions de la jeunesse, il s'imagine qu'on peut conduire ces gens-là par la bonté, alors qu'il faudrait une discipline de fer!

—La discipline n'exclut pas la bonté.

Le comte haussa les épaules et s'abandonna de nouveau à ses méditations.

A minuit et demi, il entendit du bruit auprès de la maison; il alla lui-même ouvrir la porte. Harry accourait, tout joyeux, avec Jérôme et Bernard Lavergne.

—Eh bien? interrogea le comte en lui tendant la main.

—J'ai tout lieu d'espérer que le travail sera repris demain ou, au plus tard, après-demain.

—A quelles conditions?

—Sans autres conditions que l'oubli de ce mauvais jour.

—Ainsi, cette augmentation de salaires?

—Il n'en sera pas question; les ouvriers savent aussi bien que vous, qu'elle est déraisonnable.

—Vous êtes donc un magicien! s'écria le comte avec un naïf mouvement de joie.

—Non, monsieur le comte; j'ai simplement fait comprendre à vos ouvriers leurs véritables intérêts.

D'un regard, le comte interrogea Bernard Lavergne.

—Moi aussi, j'ai bon espoir, affirma le contre-maître.

Le visage du comte perdit un instant l'expression de joie qu'il avait eue tout d'abord. Il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une sorte de jalousie du succès obtenu par Harry; machinalement, il cherchait des objections.

—J'aime à croire, reprit-il, d'un ton un peu hautain, que les meneurs n'oseront pas reparaître à l'usine?

Harry eut un éclair dans les yeux, et très froidement, il répliqua:

—Je vous ai dit tout à l'heure que les ouvriers ne mettaient pas d'autres conditions à leur rentrée que l'oubli de ce mauvais jour; oubliez donc, monsieur, qu'il y a eu des meneurs.

Et, sur ces mots, Harry prit congé de M. de Montreux.

—Je crois, dit le comte, lorsqu'il se trouva seul avec sa fille que ce Harry aura trop de faiblesse vis-à-vis de ces drôles; il n'y a pas d'exemple qu'une grève se soit terminée sans que les coupables, qui l'ont fomentée, aient été punis.

—Oh! mon père, c'est si bon l'indulgence, le pardon!......

Le comte haussa les épaules.

—Vous m'avez dit aujourd'hui, poursuivit Hélène, que le succès de Harry vous ravissait, et qui voulait encore le faire valoir, qu'une grève éclatant en ce moment pouvait vous ruiner...... Je n'entends rien aux affaires, moi; mais il me semble que vous devez être pleinement satisfait si, en échange de résultats considérables pour vous, on ne vous demande qu'un peu de bonté, de clémence......

M. de Montreux, interrompit brusquement sa fille.

—C'est bon pour l'instant; mais plus tard!....

Il eut un geste de menace.

C'était plus fort que lui: il ne pouvait se résigner à cette pensée que des hommes qui l'avaient bravé travailleraient encore chez lui; c'était une trop grande humiliation....

V

LA ROUE DE LA FORTUNE.

Cette jalousie, ce léger mécontentement, que le comte avait éprouvés contre Harry Clifford, s'augmentèrent le lendemain quand, dès l'ouverture des portes de l'usine, six délégués des grévistes se présentèrent et demandèrent à parler non au patron mais simplement à l'ingénieur.

Le comte était déjà dans son cabinet, s'entretenant avec Harry.

—Eh bien! lui dit-il d'un ton un peu nerveux, je vois que je ne suis plus rien ici!

Harry s'attendait à quelque observation de ce genre; et, simulant la plus parfaite indifférence, il répondit:

—J'ai fait, monsieur le comte, ce qui me semblait juste et en même temps conforme à vos intérêts, que vous aviez bien voulu me confier; mais si vous trouvez que j'aie outrepassé mes droits, je suis prêt à me retirer, à quitter immédiatement Saint-Etienne.

M. de Montreux comprit l'injustice de ses paroles.

—Excusez moi, dit-il, je suis un peu nerveux; mais, diable! moi que l'on a souvent accusé d'avoir le caractère un peu vif, je pourrais, je crois, vous adresser le même reproche.... Mais M. Clifford, cela n'est pas pour diminuer la grande estime que j'ai pour vous, car j'aime la franchise avant tout. J'espère que vous ne quitterez pas Saint-Etienne de longtemps....

Et, d'une voix qu'il essayait vainement de ne pas rendre amère:

—Vous menez déjà si bien mes ouvriers, vous dont ils étaient disposés à exiger le renvoi, que vous ferez des prodiges avec eux.

—Je ferai simplement mon devoir, M. de Montreux, je n'ai pas d'autre ambition.

Le comte ouvrit la porte d'une petite pièce attenant à la sienne.

—Recevez donc ces gens-là ici, je ne paraîtrai pas. J'écouterai seulement.

L'entrevue de Harry et des délégués fut courte. Au moment où l'un d'eux, le président de la réunion de la veille, allait parler, Harry lui imposa silence avec autant de douceur que de fermeté.

—Je ne sais ce que vous voulez, qu'aucun de vous ne soit inquiété pour sa participation à la grève pas plus que pour cette question de syndicats. J'ai obtenu cela de M. de Montreux; il oubliera les noms de ceux d'entre vous qui ont mené le mouvement, et il ne s'occupera en rien de votre participation au syndicat. De votre côté, vous prenez vis-à-vis de moi l'engagement de ne jamais vous servir injustement de votre force contre votre patron, et vous allez rentrer immédiatement dans vos ateliers. Si l'avenir permet d'augmenter vos salaires, ils le seront, n'en doutez pas. Quelques-uns d'entre vous rêvent aussi une participation aux bénéfices: elle viendra peut-être, mais à son heure. Comprenez ce que comprennent déjà beaucoup d'ouvriers, c'est que les changements ne peuvent se produire tout à coup et qu'on ne fait rien de bien quand on va trop vite. Allons, mes amis, mettons-nous tous à la besogne, et n'oubliez pas ce que je vous disais hier, que la patrie a les yeux fixés sur ce grand centre où se forge la défense du pays.

Puis il leur serra la main à tous et ajouta:

—Vous savez que vous pouvez tous compter sur mon amitié et que je considère chacun de vous, si modeste que soit son travail, comme un véritable collaborateur.

Par la porte entrebâillée, le comte put voir tous ces rudes ouvriers serrer avec émotion la main à Harry; et le plus jeune dit:

—Ah! monsieur, vous nous avez tous ensorcelés, je crois que vous feriez de nous tout ce que vous voudrez.

—J'y compte bien, réplique Harry.

Et, lorsqu'il eut congédié les délégués il essuya vivement quelques larmes, puis rentra dans le cabinet du comte.

—Je suis comme mes ouvriers, lui dit celui-ci, je crois que vous m'avez aussi ensorcelé; vous me faites considérer comme admissibles des choses qui m'exaspéraient il n'y a pas longtemps encore... J'espère que vous me direz votre secret pour calmer, pour charmer des gens qui, habituellement, ne veulent rien entendre....

—C'est sans doute parce qu'ils comprennent que je les aime; je suis encore assez jeune et j'ai encore assez d'illusions pour croire qu'on obtient davantage par la douceur et la bonté que par la rigueur.

Ainsi se termina cette grève, qui aurait mis le comte de Montreux à deux doigts de sa perte.

Ce fut une véritable satisfaction quand la nouvelle se répandit, dans Saint-Etienne, qu'on reprenait le travail si promptement à l'usine Montreux. Déjà les rivaux du comte se réjouissaient, prévoyant qu'ils allaient se partager ses affaires; ils ne pouvaient pas croire que tout fût terminé en une journée, surtout sans que le comte eût cédé sur la question de prix.

L'homme le plus étonné de Saint-Etienne fut le commissaire de police du quartier de la Chaliassière: il avait déjà pris ses dispositions pour résister à un mouvement des grévistes.

Il accourut à l'usine.

Le comte l'accueillit avec une certaine fierté.

—Vous voyez, monsieur, lui dit il, que l'intervention de vos hommes était inutile.

—J'ai besoin de le constater, de mes yeux, pour le croire. Je ne vous cacherai pas, monsieur le comte, que j'éprouvais les plus grandes inquiétudes: on parlait, couramment, d'incendier vos ateliers....

—Vous pouvez constater, fit le comte en riant, qu'ils sont encore debout.

—Je vous en félicite de tout mon cœur; mais, dites moi s'il est vrai qu'on doive ce beau résultat à l'intervention de ce nouvel ingénieur?....

—Parfaitement, monsieur.

—Des espions, que j'avais envoyés à la réunion d'hier au soir, m'ont rapporté un conte à dormir debout: ils prétendent que votre ingénieur, M. Ha.... Har....

—Harry Clifford.

—Et un de ses amis, dont j'ignore le nom....

—M. Jérôme Labadié.

—Bref, ces deux messieurs auraient enlevé ses agitateurs et les auraient réexpédiés à Paris. J'en ai été avisé aussitôt et n'ai pas voulu m'en mêler, supposant qu'il était bien préférable de se débarrasser d'eux.

—Evidemment.

—Puis, M. Clifford, reparaissant dans la réunion, aurait aplani toutes les difficultés, calmé toutes les colères en quelques mots; et il aurait même soulevé un véritable enthousiasme en s'adressant au patriotisme des ouvriers....

—M. Clifford ne m'a rien raconté, car il est très modeste; mais, d'après le rapport que m'a fait mon contre-maître Bernard Lavergne, c'est bien ainsi que les choses ont dû se passer.

—Je dirais que c'est insensé, monsieur le comte, si l'on pouvait appliquer ce terme d'insensé à une chose si heureuse. Ce Harry Clifford, qui est-il enfin?

—Un ingénieur absolument remarquable qui dirigera désormais mon usine.

Le travail avait repris avec activité dans tous les ateliers, on avait seulement quelques heures de retard. Et les ouvriers étaient à leur besogne avec tant d'entrain qu'on eût dit qu'ils voulaient rattraper le temps perdu.

Harry, après être passé rapidement un peu partout, avait regagné la pièce qui lui était réservée et où se dressait sa merveilleuse machine à fusils.

Jérôme l'y attendait.

—Tout va bien, dit Harry en entrant.

—Tu viens de sauver M. de Montreux une fois de plus.

—Je crains que l'occasion ne se présente encore bien des fois de le sauver, ce malheureux. Hier, il m'a fait pitié, et, ce matin encore, malgré quelques paroles désagréables qu'il m'a dites, je souffrais de le voir si humilié. Songe donc! Cet homme qui n'a jamais cédé devant qui que ce soit!

—Tu n'as plus, je le vois, grande rancune contre lui.

—Pas la moindre; je le comprends mieux qu'autrefois. Et puis, que m'importe son hautain caractère? Ne suis-je pas près d'Hélène?.... Et quelle joie sans de vivre à ses côtés, veillant comme un chien de garde, toujours prêt à la défendre contre ces ennemis inconnus qui s'acharnent sur elle!.... C'est à toi, Jérôme, à toi que je dois cela....

Sacrebleu! interrompit Jérôme, que tu es désagréable de répéter toujours la même chose! Occupons-nous plutôt de préparer l'avenir. Nous savons, maintenant, à n'en plus douter, que le baron de Mondoze est un des ennemis du comte de Montreux....

—Mondoze n'est pas le bras; il obéit au baron Kreizer....

—Cela, mon ami, tu le soupçonnes, tu n'en a pas encore les preuves. Marchons lentement....

—Lentement!.... J'ai hâte pourtant de me faire connaître, de détromper Hélène, de me laver de cette infamante accusation....

—De ces infamantes accusations, car on t'en met plus d'une sur le dos.

—Mais il faut auparavant que nous connaissions tous les secrets de ces misérables, les motifs de cette haine implacable dont nous voyons partout les effets.... Ah! quelle joie ce sera de les démasquer!

—Patience! Nous y arriverons bien. En attendant, je crois que ma présence à Saint-Etienne n'est plus indispensable?

—Tu ne serais peut-être pas fâché, dit Harry, en souriant, d'aller faire quelques visites du côté de Raulagh?

—Tu es absurde avec tes allusions! s'écria Jérôme. Combien de fois faudra-t-il te répéter que Mlle Herbelin n'a pas plus envie que moi de goûter du mariage? Ingrat, ce n'est que pour toi que je veux rentrer à Paris, où je vais me livrer à une active surveillance des Mondoze, des Kreizer, des vicomtesse de Granson et de toute cette jolie clique qui me fait l'effet d'une association de criminels. Ils ont échoué à Houlgate, ils viennent d'échouer ici; ils recommenceront, c'est certain. Seulement, ils vont changer leurs batteries, ce qui nous oblige à redoubler de prudence et d'habileté. Je pressens qu'après avoir employé la violence, qui ne leur a pas réussi, ils vont préparer quelque machination bien sourde, bien mystérieuse; il faut les surprendre au milieu de leur crime. Toi, tu ne bouges plus d'ici, tu gardes ton trésor; moi, je vais à la découverte.

Jérôme partit, en effet, dans la journée; il avait, quoiqu'il s'en défendît si vivement, la nostalgie de Paris et surtout la nostalgie de ce coin adorable de Paris où était situé l'hôtel de Mme Herbelin.

L'usine avait déjà entièrement repris son allure accoutumée. Après le déjeuner, le comte avait officiellement présenté Harry Clifford à tous les contre-maîtres, leur disant:

—Vous lui obéirez comme à moi-même.

Puis il avait procédé à l'installation de son ingénieur, installation sommaire qu'il se promettait de rendre bientôt plus confortable et plus élégante. Il lui avait donné un pavillon situé à mi-chemin entre l'usine et la villa, pavillon abandonné depuis longtemps et qui ne servait guère qu'à mettre de vieux livres et de vieux modèles. Dès le matin, il avait donné l'ordre de le nettoyer et de le meubler à la hâte des choses les plus indispensables; or, il se trouva que ces choses les plus indispensables, qu'on allait chercher dans les débarras de la villa, étaient toutes jolies, bien choisies, toute une chambre du style Louis XV, un charmant bureau renaissance....

—Un tas de vieilleries qui se perdaient dans la poussière de mon grenier, dit-il à Harry; j'ai chargé Mlle de Montreux de m'envoyer ce qu'il y avait de moins abîmé...... mais, avant longtemps, je vous donnerai un tout autre mobilier....

—Non, non, dit vivement Harry; j'aime beaucoup ces vieilles choses.

—Et puis enfin, vous aurez le temps de vous installer à votre guise, lorsque la grande commande que nous attendons du baron Kreizer aura été mise en train. Nous fixerons, si vous le voulez, vos appointements fixes à mille francs par mois, et nous nous entendrons pour la rédaction d'un traité établissant votre participation aux bénéfices...... Si vous voulez que nous nous en occupions dès maintenant?......

—Je m'en rapporte absolument à votre loyauté, monsieur.

Et Harry approuvait tout. Il semblait léger, heureux, tout différent de l'homme froid et raide que le comte avait vu en lui d'abord.

—Notre Américain s'humanise, dit-il à sa fille. A part ses idées absurdes sur les ouvriers, il me plait beaucoup. Aie soin que rien ne lui manque dans son petit pavillon.

—Soyez tranquille, mon père, répondit Hélène avec un fin sourire.

Et elle bénissait l'influence de ce Harry qui avait si rapidement changé son père; on eût dit, en effet, qu'il oubliait le drame qui l'avait séparé du cœur de sa fille, il lui parlait comme autrefois; et elle en éprouvait un bonheur infini.

Toutes ces affaires intérieures réglées, le comte s'enferma avec Jordanne pour s'occuper des questions financières qui n'offraient pas moins de difficultés que la direction de l'usine.

Le pauvre caissier avait été si secoué par cette menace de grève que, depuis le matin, il tournait machinalement dans son bureau sans savoir commencer aucun travail; homme d'ordre, de régularité, il était troublé par une foule d'idées, dont la plus inquiétante, à son point de vue, était celle-ci: fallait il payer aux ouvriers cette journée inoccupée? Cela ne soulèverait-il pas de nouveaux ennuis?

Le comte régla cette question avec bonne humeur.

—Il ne faut pas que je me montre moins large que mon ingénieur, dit-il; on paiera cette journée comme les autres. J'aime à croire que mes ouvriers ne se plaindront plus de moi.

Jordanne, comme caissier trouva la solution mauvaise; mais, d'un autre côté, il fut enchanté parce que c'était le samedi le lendemain et que ses feuilles de paye étaient prêtes.

—Cependant, monsieur le comte, ce n'est guère le moment de faire des générosités.

Et il montra tous ses livres à M. de Montreux, et surtout le livres d'échéances et celui des traites à recouvrer. Le chiffre à payer était encore sensiblement plus élevé que celui des recettes; le pauvre caissier murmurait:

—Je n'en dors plus, monsieur!

—Eh bien! Jordanne, dit le comte qui était décidément en belle humeur, nous ferons comme les mois derniers, nous aurons recours à ces banquiers parisiens qui sont tout bonnement des usuriers...

—Mais, monsieur le comte, tous nos bénéfices et même plus que nos bénéfices passent là!

—Je le sais aussi bien que vous, Jordanne; mais il faut bien que je paye mon imprudence: j'ai été trop vite, je me suis débarrassé trop promptement de mes commanditaires, j'ai construit trop tôt ces nouveaux ateliers.... Je ne pouvais prévoir qu'on me volerait plusieurs centaines de mille francs. Ne nous révoltons pas contre la mauvaise fortune, supportons-la bravement. Je suis à la veille d'une passe splendide; j'attends une commande du gouvernement serbe qui en entraînera de nouvelles, peut-être même du gouvernement français qui a besoin de presser la fabrication de ses fusils..... nous recevrons aussitôt de fortes avances, et nous aurons vivement regagné l'argent que nous font perdre les usuriers parisiens.

Et les deux hommes continuèrent de travailler.

Au milieu de l'après-midi, un employé vint prévenir Jordanne qu'on le demandait à sa caisse pour le paiement d'une traite; le caissier se leva, tout surpris, balbutiant:

—Mais je n'ai rien noté pour aujourd'hui, rien....

—Voyez donc, dit le comte.... C'est peut-être un oubli.... ou une erreur.

Le caissier disparut une minute, puis revint dans le cabinet du comte; il était tout pâle et tenait un billet à la main.

—Eh bien? interrogea M. de Montreux.

Jordanne, sans répondre, tendit le billet à son patron, qui lut d'abord le chiffre, cinq mille francs, puis vit la signature de son frère au bas du billet.

—Encore quelque folie! murmura-t-il. Il tombe mal.... Vraiment, mon frère dépasse les limites.

Il y eut une minute de pénible silence. Puis:

—Pouvez-vous payer, Jordanne?

—Je peux, monsieur; mais si pareille chose se renouvelait....

Le comte retournait le billet; il eut un léger tremblement: le billet avait été escompté par le baron Kreizer.

—Payez, payez! s'écria-t-il.

Et, tandis que Jordanne s'éloignait, il balbutia:

—Mon frère abuse de moi.

Au bout de quelques minutes, Jordanne reparaissait, absolument défait, et déposait plusieurs billets semblables sur la table du comte.

—Qu'est-ce que c'est donc que cela?

—Ensuite, monsieur; le billet que je viens de payer n'était que le premier: on soumet ceux-ci à votre acceptation, on reviendra les chercher demain: ils sont tous de la même somme, payables de quinze en quinze jours: au total, cinquante mille francs.

—Mais mon frère devient fou!

—Je le croirais aisément, monsieur!

—Ne pas même me prévenir!

Et le comte examinait les billets; tous avaient été escomptés par le baron Kreizer.

—Je ne puis pourtant pas refuser mon acceptation; cela me compromettrait vis-à-vis du baron. L'employé de la banque est-il encore là?

—Non, non; il repassera demain; j'ai pensé que M. le comte avait besoin de réfléchir.

—Oui.... je réfléchirai, dit le comte d'une voix éteinte.

Et, dès ce moment, il n'écouta plus que d'une façon distraite tout ce que lui disait Jordanne. Sa bonne humeur était vite tombée devant ce nouveau coup de la fortune.

—Nous reprendrons ce travail demain, finit il par dire.

Et il rentra chez lui.

Dans la soirée il reçut une dépêche de son frère:

"Arriverai demain. Je pense que tu auras réglé petit billet. Pressé. Pas eu le temps de te prévenir. Je t'apporte une affaire splendide.—René de Montreux."

Une affaire splendide! Le comte sourit tristement. Il ne s'imaginait pas que rien de bon pût lui venir désormais de son frère.

—Le malheureux finira par me perdre, avec sa légèreté.

L'affaire splendide qu'il attendait avec assurance, c'était celle du baron Kreizer. Il était cependant un peu étonné de ne pas avoir encore reçu de ses nouvelles.

Cinq jours s'étaient écoulés depuis qu'il l'avait quitté si brusquement pour aller chercher sa fille à Houlgate. Il avait été convenu entre eux, que le comte le préviendrait de son retour à Saint-Etienne; il avait télégraphié au baron de Houlgate et de Saint-Etienne, et le baron ne lui avait plus donné signe de vie.

Quand le courrier du soir arriva, sans porter encore de lettre de Kreizer, le comte eut pour la première fois une réelle inquiétude et il se disposait à télégraphier une troisième fois au baron, lorsque Hélène, qui parcourait les journaux arrivés par le courrier du soir, poussa un cri d'indignation.

—Ah! père, c'est abominable.

Le matin, les journaux de Saint-Etienne avaient raconté, en quelques lignes, sans lui donner d'autre importance que celle d'un malentendu, la grève de la veille.

Les journaux parisiens, au contraire, publiaient un récit très pessimiste.

Une grève très dangereuse, disaient-ils, avait éclaté à l'usine du comte de Montreux, à la suite de graves mécontentements: les ouvriers avaient entouré les ateliers en prononçant des paroles menaçantes; et on avait dû avoir recours à la police pour protéger ces ateliers contre l'incendie. La dépêche, soi-disant envoyée de Saint-Etienne, se terminait par ces mots:

"On s'attend à des incidents très graves."

Enfin, un journal ajoutait cette phrase:

"Le bruit court que, devant ces incidents, un gouvernement étranger aurait retiré à M. de Montreux une importante commande qu'il allait lui confier."

Quand le comte eut lu ces récits mensongers, il fut pris d'un terrible accès de fureur.

—Mais qui a pu répandre de telles infamies? s'écriait-il. Qui donc s'acharne ainsi contre moi? On veut ma perte, c'est certain. Peu m'importe le danger! Je saurai bien résister à tout; mais ne pas savoir contre qui me défendre!....

Il eut une nuit sans sommeil; et, le lendemain matin, il reçut le dernier coup.

Le courrier lui apporta la lettre suivante du baron Kreizer:

"Mon cher comte,

"Je n'ai que des nouvelles navrantes à vous donner. Le bruit s'est répandu hier, dans Paris, que vos ouvriers se mettaient en grève et menaçaient d'incendier votre usine; vous savez avec quelle rapidité tout ce qui se dit à Paris se télégraphie à l'étranger. J'ai eu beau envoyer des nouvelles rassurantes à mes correspondants, j'ai reçu bientôt, par dépêche, l'ordre d'interrompre toutes négociations avec vous, et, ce matin, on me télégraphie que la commande sera décidément confiée à une usine d'Allemagne. Je suis désolé et me mets entièrement à votre disposition si je puis en quoi que ce soit vous compenser des ennuis qu'on me force à vous causer.

"Veuillez agréer, etc.

"BARON KREIZER."

VI

TOUT EN ROSE.

Ce jour là le marquis de Montreux devait arriver à Saint-Etienne par le premier train.

Le comte, voulant manifester son mécontentement à son frère, ne se rendit pas au-devant de lui; seule, Hélène se trouvait à la gare.

—Ah ça! fit le général en l'embrassant, monsieur ton père est donc bien absorbé qu'il ne se dérange pas pour venir au-devant de son aîné qui lui apporte la gloire et la fortune?

Hélène, qui ne savait pas mentir, balbutia quelques mots sur les occupations de son père, mais le général l'interrompit:

—Bon, je vois: il est furieux, contre moi, à propos d'une bagatelle d'argent. S'il savait ce que je viens lui annoncer!

—Quoi donc, mon oncle?

—Ah! Voilà! C'est un mystère, et je me demande si on doit le communiquer aux petites filles....

Et le général fit le mystérieux jusqu'à l'usine.

Quand le comte le vit si joyeux, si exubérant, il n'eut pas le courage de lui garder rancune; et les deux frères s'embrassèrent affectueusement.

—Tu ne me grondes pas? demanda le général avec son plus coquet sourire.

—Tu sais bien que tu le mériterais!

Personne ne savait se faire pardonner comme ce vieil enfant qui était venu au monde destiné à séduire et qui séduisait encore avec ses cheveux blancs.

—Et cette affaire splendide, interrogea le comte, est-ce sérieux? Je ne te cacherai pas qu'elle tomberait bien à propos!

—Si c'est sérieux? Plus beau que tout ce que tu pourrais rêver?

—Je te préviens que ton ami, le baron Kreizer, m'a retiré ses ordres....

—Ah! je te jure qu'il n'y a pas de sa faute! s'écria le général; je l'ai vu continuellement pendant ces deux jours, il était littéralement affolé: il déclarait, à qui voulait l'entendre, qu'il ne croyait pas à une grève sérieuse chez toi; et, si cela n'avait dépendu que de lui, jamais on ne t'aurait retiré ses ordres. Mais on ne parlait que de toi à Paris, tes rivaux ont dû télégraphier à l'étranger, croyant t'enlever une affaire.....c'est l'affaire leur a passé sous le nez: c'est une usine allemande qui l'exécute. Ce pauvre Kreizer était navré; il me disait: "Mais qu'est-ce que je pourrais faire pour compenser à M. de Montreux d'un tel ennui?" Quelques jours avant, il n'avait pas hésité à me rendre service.... C'est l'obligeance même que cet homme....

Et, baissant un peu la voix pour n'être entendu que de son frère:

—De vieux comptes à régler, ma signature engagée, mon cher Jean.... Bref, il me fallait de l'argent tout de suite.

—Bien, bien, dit le comte, avec une légère impatience; mais je t'en supplie, ne recommence plus.

—Oh! cela, je te le jure!

Le comte eut un sourire plein d'amertume: il avait si souvent entendu ce serment qu'il n'y croyait plus.

—Telle était donc la situation, reprit le comte, lorsque je reçois un mot du Ministre de la Guerre me priant de passer à son cabinet....

—Le Ministre!

—Oui. Et toi, mademoiselle, fais-moi le plaisir de ne pas aller bavarder sur ce que tu vas entendre.

—Ne savez-vous pas que je suis aussi bonne patriote que vous, mon oncle? répliqua la jeune fille, qui devinait à demi.

—Le Ministre me fait donc appeler et me dit: "Est il vrai, général, que votre frère, le manufacturier de Saint-Etienne, ait inventé une merveille de machine à fusils?—Ce n'est pas tout à fait lui, monsieur le Ministre; mais il a contribué à l'invention, et c'est chez lui que se trouve cette machine."

Le Ministre réfléchit une seconde, puis reprend:

—On m'a assuré qu'elle se trouvait aussi chez M. Herbelin, mais je veux un homme plus sérieux qu'Herbelin, et j'ai surtout songé à votre frère parce qu'il est ancien officier. Voici la situation; mais, auparavant, votre parole que tout ceci restera secret.

Je donne naturellement ma parole, et le Ministre me raconte que la guerre est peut être à la veille d'éclater, que notre armement est supérieur à celui des autres, mais malheureusement incomplet. Notre admirable petit fusil n'est encore remis qu'à une bien petite partie de nos troupes; il faut donc, en prévision d'une catastrophe, s'adresser à l'industrie privée.

—"La manufacture de Saint-Etienne et celle de Châtellerault fournissent, m'a-t-il dit, un grand nombre d'armes par jour, mais pas suffisamment. Cependant, si je me décide à donner une commande à l'industrie privée, je veux que cela demeure absolument secret; il est inutile d'inquiéter à l'avance l'opinion publique. En admettant que je la confie à votre frère, le public devrait tout ignorer; votre frère fabriquerait toutes les pièces nécessaires, et on les livrerait secrètement à une des manufactures de l'Etat où on les monterait. Partez donc pour Saint-Etienne, voyez vous-même où en est sa fabrication: je sais qu'une grève a éclaté chez lui, mais que, malgré les mauvais bruits qui ont couru, cette grève n'avait aucune importance et qu'elle est déjà terminée. Ramenez-moi votre frère, qu'il apporte tous les documents nécessaires.... et je déciderai."

Le comte, en entendant ce récit, avait promptement oublié et les ennuis que lui avait causés son frère et tous ses autres ennuis: une joie éclatante se lisait sur son visage; son plus beau rêve allait être réalisé.

Il demeura quelques minutes comme anéanti.

—Que ce serait beau! murmura-t-il. Si tu savais combien de fois j'ai eu des moments de rage lorsque je livrai des armes, fusils, canons, ou bien des plaques de blindage à des pays étrangers!.... Mais travailler pour son pays!....

Il se jeta alors dans les bras de son frère et le serra longuement contre lui.

—Je te remercie, frère; car je devine ce que tu ne me dis pas, c'est que le Ministre a songé à moi à cause de la vieille amitié qui le lie à toi.....

—C'est un ancien camarade de Saint-Cyr, il m'aime beaucoup, dit simplement le marquis.

—Morbleu! nous allons bien travailler pour la défense de notre cher pays.

La voix du comte tremblait; Hélène avait rarement vu son père aussi agité. Cet homme si rude, si entier avait des tendresses d'enfant pour sa patrie.

—As-tu parlé au Ministre de mon nouvel ingénieur? Il faut bien que je le mette dans la confidence.

—J'ai dit simplement que c'est ton ingénieur à qui revient l'honneur de l'invention; j'ai jugé inutile de parler de sa nationalité: cela aurait peut-être mis le Ministre en défiance. Et moi, qui connais bien M. Clifford, je sais qu'il aime la France autant que nous pouvons l'aimer nous-même.

Le comte sonna et fit prier Harry de venir le rejoindre immédiatement.

Il arriva aussitôt, et le général l'accueillit avec de grandes démonstrations d'amitié: de son côté, Harry sembla tout heureux de revoir le général.

—J'apporte une bonne nouvelle pour vous, dit celui-ci.

—Pour nous tous, dit le comte; et M. Clifford en a sa part, sa grande part, car c'est à lui que nous la devons. Tout d'abord, mon ami, votre parole que ce que nous allons dire demeurera secret.

Harry s'inclina en signe d'acquiescement et jeta furtivement un regard vers Hélène: elle souriait, elle était heureuse; l'influence bienfaisante du moment écartait de son esprit le souvenir du passé.

—Je ne suis pas allé encore dans vos ateliers spéciaux, dit le comte, j'ignore donc où en est votre découverte: veuillez renseigner mon frère à cet égard; il vient ici confidentiellement au nom du Ministre de la Guerre.

Harry eut un imperceptible mouvement de satisfaction; puis du ton froid qu'il affectait toujours:

—J'ai déjà fabriqué plusieurs fusils et j'aurai demain trois machines en état de travailler. Dans quinze jours si j'arrête certains travaux qui ne sont pas pressés, pour consacrer de nouveaux ateliers à la fabrication des machines, j'aurai assez de machines pour pouvoir livrer plusieurs centaines de fusils par jour; il serait même possible, en se consacrant exclusivement à cela, de livrer jusqu'à mille fusils.... Je ne parle naturellement pas du montage qui, s'il s'agit d'une commande du Ministère de la Guerre, ne se ferait sans doute pas ici?

—Evidemment non. Tous vos plans sont prêts?

—Oui, monsieur.

—Et le devis des dépenses?

—Je le terminais lorsque vous m'avez fait appeler.

—Je puis donc partir pour Paris afin de soumettre vos travaux au Ministre?

—Vous pouvez partir aujourd'hui même, M. le comte, et, comme la présence d'un étranger dans votre manufacture pourrait soulever quelques difficultés, il vaudra mieux, je crois, ne pas parler de moi au Ministre.

Cet excès de délicatesse toucha profondément le comte.

—Je serai peut être en effet obligé de ne pas vous nommer, dit-il, à cause des résultats considérables que je puis retirer d'une telle affaire; mais croyez que, le moment venu, je saurai hautement vous rendre justice....

—Les résultats seuls m'intéressent, monsieur le comte.

—Eh bien! dit le comte lui tendant la main, je vous renvoie à votre cabinet, tâchez d'avoir tout terminé avant ce soir, que je puisse profiter de la nuit pour voyager.

Harry s'inclina et se retira, ne donnant aucune marque d'émotion; mais, quand il fut dans son cabinet, il se laissa aller à une explosion de joie, où son patriotisme avait la plus grande part: il allait donc être utile à son pays!

Mais bientôt, il se remettait à sa table, vérifiait ses épures, ses calculs, cherchait ardemment si on ne pouvait pas encore lui faire quelque objection. Tout était bien prêt, admirablement combiné; les hommes les plus méticuleux ne trouveraient plus la moindre critique à lui adresser.

Quant au prix de revient, il était de cinq pour cent plus bas que les prix habituels.

Au milieu de la journée, comme il préparait tous les papiers nécessaires au comte, il reçut la visite des deux frères, qu'accompagnait Hélène.

Il s'excusa, avec une légère confusion d'être en veston de travail, il dit même:

—Je ne puis vous serrer la main, je suis tout noirci par les pièces d'acier.

Mais le général, très enthousiaste, répliqua vivement:

—Pour un vieux soldat comme moi, c'est une raison de plus de vous serrer la main; cela me rappelle le temps où les miennes étaient noires par la poudre..... Ah! jeune homme, ce temps reviendra peut-être bientôt et vous serez un de ceux qui nous auront le mieux préparé la victoire.

—Mais vous, mon oncle, dit Hélène gentiment, vous resterez tranquille alors, je pense; vous avez bien gagné le repos.

—Ah! çà, gamine, te moques tu? Me prends-tu donc pour un vieux?

Et il se redressait superbement, ne remarquant pas un léger sourire de son frère, qui trouvait en effet que le marquis était encore bien jeune.

—Moi, au repos? Mais, au premier appel, nous filons avec Bernard, et nous allons prendre notre revanche de cette année.... Il est vrai, ajouta-t-il, avec un sourire en dessous, que j'ai déjà pris ma revanche personnelle de 1870; les habitants de Dresde doivent se souvenir de moi, je leur ai servi quelques plats de ma façon.... En attendant qu'on recommence, allons voir cette machine.

Harry les conduisit par un couloir qui menait de son pavillon à son atelier, et il commença d'expliquer le fonctionnement de sa machine, ne semblant s'adresser qu'au général; mais il n'employait que des termes très simples, évitant de se servir de ces expressions techniques que ne peuvent comprendre les profanes, et parfois, à la dérobée, il jetait un coup d'œil vers Hélène et éprouvait une jouissance exquise à voir avec quel intérêt elle l'écoutait. Une fois même, elle n'avait pas très bien compris, et le pria de répéter.

—Vas-tu donc te passionner pour la mécanique? lui demanda son père.

Elle rougit un peu et répondit:

—Non, père, mais pour tout ce qui intéresse la France.

Puis, Harry fit fabriquer un fusil devant leurs yeux, mettant un morceau d'acier dans sa machine, d'où bientôt sortait un de ces mignons canons qui semblent des bijoux auprès des vieilles arquebuses de jadis.

—Ce ne sont plus des armes, dit le général, ce sont des joujoux.

Les deux frères partirent dans la soirée, emmenant Hélène. Le comte était plus décidé que jamais à ne plus se séparer d'elle; il avait reçu une trop rude leçon à Houlgate.

Avant de quitter Saint-Etienne, il avait recommandé à Harry de pousser activement la fabrication de nouvelles machines à fusils.

—Mes dispositions sont déjà prises pour cela, lui avait répondu l'ingénieur; quelle que soit l'importance des ordres qu'on vous confiera, vous serez en mesure de les exécuter.

Le lendemain, les deux frères se présentaient au Ministère de la Guerre et étaient aussitôt reçus par le Ministre.

Le comte apportait le fusil qui avait été fabriqué, la veille, sous ses yeux, par Harry Clifford.

Le Ministre l'examina longuement; puis il étudia le plan de la machine, que lui soumettait le comte.

—Puis-je voir la machine elle-même? demanda-t-il.

—Je suis parti précipitamment, monsieur le Ministre, et n'ai pu emporter que le plan; mais il est facile de télégraphier à Saint-Etienne.

—On m'a dit que M. Herbelin possédait une machine semblable....

—A peu près, monsieur le Ministre, mais pas aussi perfectionnée: depuis quelques jours, d'importantes améliorations y ont été apportées par mon ingénieur.

Le comte renseigna ensuite le Ministre sur le prix de revient, sur le bénéfice qu'il devait prendre: il agissait avec la loyauté d'un Français qui veut avant tout servir sa patrie, il annonçait que, comme bénéfice, il ne songeait qu'à couvrir ses frais généraux, se contentant de l'honneur que lui avait fait le Ministre en songeant à lui.... Celui-ci l'interrompit alors:

—Je m'attendais à trouver de tels sentiments chez vous, comte; et c'est pour cela que j'ai songé à vous tout d'abord. Au point de vue commercial, cette affaire, si nous la concluons, ne sera guère avantageuse pour vous; vous n'en retireriez même pas, en ce moment, beaucoup de renommée; car, avant tout, je vous demanderai le secret.

—Mon frère m'a prévenu.

—Mais je tiens à insister sur ce point. J'avais pensé aussi à M. Herbelin et à plusieurs manufactures parisiennes où j'aurais eu l'avantage de pouvoir tout surveiller; mais il est impossible de garder une chose secrète à Paris; les journalistes fourrent leur nez partout. Et puis, M. Herbelin, après m'avoir promis le secret, n'aurait pas manqué de raconter à tous ses amis et surtout à ses amies, d'une façon confidentielle naturellement, qu'il avait une commande de l'Etat. Et alors, adieu le secret!.... La situation est grave; on peut nous attaquer d'un moment à l'autre, sans doute au printemps prochain, pour empêcher la réussite de la belle exposition qui se prépare; il faut que nous soyons prêts. Mais nous serions des fous d'alarmer à l'avance l'opinion publique, nous devons donc nous préparer mystérieusement.

Le Ministre fit une légère pause, puis reprit:

—Vous devez comprendre qu'il m'est impossible de demander, en ce moment, un nouveau crédit aux Chambres; et vous serez obligé de faire vous-même un crédit un peu long à la France; vous ce-